Voyage au fond de la boue – notes de lecture sur *Der Überläufer* (1952/2016) de Siegfried Lenz

Till R. Kuhnle

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/3594>

DOI : 10.4000/germanica.3594

ISSN : 2107-0784

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2016

Pagination : 197-204

ISBN : 9782913857384

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

Till R. Kuhnle, « Voyage au fond de la boue – notes de lecture sur *Der Überläufer* (1952/2016) de Siegfried Lenz », *Germanica* [En ligne], 59 | 2016, mis en ligne le 03 mars 2017, consulté le 08 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/3594> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.3594>

Actualité littéraire

Voyage au fond de la boue – notes de lecture sur
Der Überläufer (1952/2016) de Siegfried Lenz

Till R. KUHNLE
Université de Limoges

En Allemagne, pour rendre justice, puis hommage aux déserteurs de la Seconde Guerre mondiale, il a d'abord fallu détruire des mythes, à savoir celui d'une Wehrmacht qu'on cherchait à distinguer de la SS et des autres instances nazies en revendiquant pour elle une tradition chevaleresque ainsi que celui du « devoir » demandant une obéissance aveugle au nom de la patrie. Depuis, le premier a été démenti par les historiens, le second, malgré certains propos d'extrême droite, paraît s'effacer avec la dernière génération de ceux qui ont fait la guerre, celle de l'écrivain Siegfried Lenz, né en 1926 et décédé en 2014¹. C'est avant tout pour ces raisons qu'il a fallu attendre 64 ans pour voir la sortie de son roman *Der Überläufer* (*Le Déserteur*)² qu'il avait déjà soumis à son éditeur en janvier 1952³. Refusé alors parce que son sujet aurait pu ébranler l'idéologie du refoulement des années Adenauer, ce roman a

1. — En revanche, les retentissements de cette vague d'indignation qu'avait provoquée l'exposition sur les crimes de la Wehrmacht, présentée par le *Hamburger Institut für Sozialforschung* dans plusieurs villes de l'Allemagne réunifiée, se font toujours entendre, notamment face à la nouvelle montée de l'extrême droite.

2. — Siegfried Lenz, *Der Überläufer*, Hamburg, Hoffmann und Campe, 2016.

3. — Cf. Günter Berg, « Kommentar », in S. Lenz, *Der Überläufer*, *op. cit.*, p. 339-362.

marqué un scoop en 2016 et le retour à titre posthume de son auteur sur la scène littéraire.

Après une permission, le soldat allemand Walter Proska (le futur *Überläufer*), originaire de Lyck en Prusse-Orientale (comme Siegfried Lenz), veut regagner son unité par le train. Pendant son voyage, il permet à la jeune Polonaise Wanda de le rejoindre dans son wagon. Il s'éprend d'elle sur le coup, bien qu'il ne soit pas dupe du fait qu'il s'agit d'une partisane et que l'urne qu'elle mène avec elle ne contient pas, comme elle le prétend, les cendres de son frère mais des explosifs ; ainsi il l'aide à échapper aux gendarmes qui contrôlent les wagons. Son voyage se termine d'une manière abrupte quand le train touche une mine. Seul survivant de l'attentat, il ne lui reste que de rejoindre un groupe de cinq soldats allemands qui, commandés par un lieutenant obstiné, poursuivent dans un des nombreux marécages de l'Europe de l'Est un combat perdu depuis longtemps contre les partisans communistes. Ils vivent dans un camp qu'ils ont baptisé par ironie *Waldesruh* (« Au repos des forêts »). La chaleur de cet été qui est le dernier de la guerre, les moustiques et les embuches transforment le marécage en enfer. Proska se voit donc livré à un univers de folie où chacun développe des tics pour ne pas se résigner à l'inévitable. Au milieu de cet enfer, il retrouve Wanda avec qui il fait l'amour auprès d'un étang. Mais leur amour est sans avenir car peu après cette romance, il tue le frère de Wanda. Dans cette drôle de guerre (*Der Überläufer*, p. 54 : « Das ist ein komischer Krieg bei euch ») tout est possible : ainsi, après avoir été capturé, il finit par rejoindre les rangs de l'ennemi. Au cours d'une des attaques auxquelles il participe désormais aux côtés des partisans, il tue son beau-frère mais réussit à sauver sa sœur qui ne comprend rien à ce qui lui arrive. Après la fin des combats, le déserteur Proska travaille dans l'administration de la zone occupée par l'armée soviétique, mais quand il voit disparaître des collègues d'un jour à l'autre, il se révolte. Il opte alors pour la dissidence et décide de quitter la zone soviétique. Pendant sa fuite, il aide une femme qui porte sur elle des manuscrits importants pour son mari, un autre dissident passé avant elle. Même après son passage à l'Ouest, Proska n'arrivera pas à faire entendre les raisons pour ces actes de *désertion* et de *dissidence*, à se faire pardonner les morts qu'il a sur la conscience : une lettre avec ses aveux qu'il a envoyée à sa sœur (le roman commence par une séquence où il demande à un vieil apothicaire de lui prêter des timbres) revient car le destinataire est inconnu à l'adresse indiquée – « Nicht zustellbar. Empfänger unbekannt verzogen » (*Der Überläufer*, fin).

Der Überläufer est avant tout le récit d'une guerre menée sur un territoire qui, de par sa nature marécageuse, paraît contribuer à effacer les fronts. Livrés ainsi à une guerre sans contours, les individus qui la subissent mènent une existence étrange :

Ils firent des grimaces, comme s'ils souffraient de la même maladie invisible, mais pas moins douloureuse, d'une maladie indéfinissable qui les fit se dépasser, et qui leur fit comprendre que toute lamentation forte, toute parole superflue, toute tournure maudite furent les symptômes du comble du ridicule, et qu'ils faisaient bien, et peut-être de leur mieux, en gardant leur silence, en jouissant de la fatigue et en s'abandonnant, sans hésiter, à l'indifférence du paysage dans laquelle ils vivaient. Cette maladie fut une sorte de nostalgie du Néant (*eine Art Heimweh nach dem Nichts*), l'aspiration macabre de vouloir disparaître dans les mares lointaines de l'oubli (*in den entlegenen Tümpeln des Vergessens*), ne plus être là, les hommes ressentirent un sentiment d'un grave ennui ; ce fut l'orgueil lucide pour la mort (*der besonnene Hochmut zum Tode*)⁴.

En parlant de cet « orgueil lucide pour la mort (*der besonnene Hochmut zum Tode*) », Lenz propose sa réponse à « l'être-pour-la-mort » (*das Sein zum Tode*) heideggérien. Selon le philosophe allemand, bien proche du national-socialisme, la mort est la seule manière authentique de concrétiser son *Dasein* (être-là), en deçà de toute aliénation :

La mort est possibilité *la plus propre* du *Dasein*. L'être vers elle découvre au *Dasein* son pouvoir-être *le plus propre* où il y va par excellence de l'être du *Dasein*. En lui peut devenir évident au *Dasein* que, dans la possibilité insigne de lui-même, il demeure arraché au on, c'est-à-dire qu'en y marchant il peut chaque fois s'arracher déjà à lui. Mais l'entendre de ce 'pouvoir' ne révèle que la perte factive dans la quotidienneté du nous-on⁵.

En lisant cela, on ne peut que rejoindre la conclusion tirée par Adorno commentant ce passage : « L'authenticité est la mort (*Eigentlichkeit ist*

4. — « Sie machten Gesichter, als ob sie unter einer gemeinsamen, unsichtbaren Krankheit litten, einer nicht definierbaren Krankheit, die sie über sich selbst hinauswachsen ließ und zu der Einsicht brachte, daß jedes laute Lamentieren, jedes überflüssige Wort, jede vermaledeite Floskel Zeichen äußerster Lächerlichkeit seien und daß sie gut und womöglich ihr Bestes taten, wenn sie ihr Schweigen erhielten, die Müdigkeit genossen und sich dem unendlichen Gleichmut der Landschaft, in der sie lebten, ohne Zaudern unterwarfen. Die Krankheit war eine Art Heimweh nach dem Nichts, eine makabre Sehnsucht, unterzutauchen in den entlegenen Tümpeln des Vergessens, nicht mehr da zu sein: die Männer empfanden ein Gefühl des schieren Überdresses; es war der besonnene Hochmut zum Tode ». S. Lenz, *Der Überläufer*, op. cit., p. 95.

5. — Martin Heidegger, *Être et temps*, trad. François Verzin, Paris, Gallimard, 1986, p. 318 : « Der Tod ist die eigenste Möglichkeit des Daseins. Das Sein zu ihr erschließt dem Dasein sein *eigenstes* Seinkönnen, darin es um das Sein des Daseins schlechthin geht. Darin kann dem Dasein offenbar werden, daß es in der ausgezeichneten Möglichkeit seiner selbst dem Man entrissen bleibt, das heißt fortlaufend sich je schon ihm entreißen kann. Das Verstehen dieses ‚Könnens‘ enthüllt aber erst die faktische Verlorenheit in der Alltäglichkeit des Man-selbst » (*Sein und Zeit*, Tübingen, Niemeyer, 1986, p. 263).

der Tod) »⁶. En effet, avec son constat d'un « orgueil lucide pour la mort (*der besonnene Hochmut zum Tode*) », Lenz devance Adorno dénonçant le *Jargon de l'authenticité* : « De fait, l'ipséité abstraite in extremis est le grincement de dents qui ne dit rien que : 'je', 'je', 'je', aussi négatif que ce pour quoi le soi meurt ; mais la langue de Heidegger enfle ce négatif en substantiel »⁷.

Ce culte de l'authenticité trahit un étrange *amor fati* qui fait apparaître la mort comme le principe même d'une démocratie trompeuse puisqu'elle nous touche tous, puisque l'« identification avec l'inévitable est, en tant que sacrifice, toute la consolation de la philosophie de la consolation : l'ultime identité »⁸. Écrit une douzaine d'années avant l'essai d'Adorno, le roman de Lenz confirme la validité des propos du philosophe. Face à ce qui est vécu par les occupants de ce dernier poste d'un ordre cynique en voie de disparition, l'idée même d'authenticité a perdu toute importance. Il n'y règne que la « nostalgie du Néant (*Heimweh nach dem Nichts*) ». Entourés des marécages, les soldats vivent la force négatrice de ce terrain marécageux où sont embusqués les francs-tireurs prêts à faire disparaître une fois pour toutes cette « ultime identité » vantée à travers le philosophème de « l'être-pour-la-mort ». À ce jargon héroïque de l'authenticité se substitue désormais celui de la régression : le désir de disparaître « dans les mares lointaines de l'oubli (*in den entlegenen Tümpeln des Vergessens*) » appartient aux « Instincts de Mort » énumérés par la psychanalyste Marie Bonaparte : « Attraction, tendance au Retour in utero, à l'Unité »⁹. Autrement dit : « Pour une fois, n'être qu'un élément, eau ou terre, tout en sachant qu'on n'est qu'un élément »¹⁰.

Der Überläufer fait penser à un voyage au bout de la nuit ou au *heart of darkness* quand y est évoquée la densité d'un bosquet :

Des ténèbres saturées les entouraient, des ténèbres empiffrées comme un Arabe après ce régal qu'il s'offre toujours à la fin du ramadan ; des ténèbres qui eussent pu roter à tout moment ; ce furent des ténèbres fort différentes de celles qu'on soupçonne sous les robes

6. — Theodor W. Adorno, *Jargon de l'authenticité. De l'idéologie allemande*, Paris, Payot, 2009, p. 184 ; *Jargon der Eigentlichkeit. Zur deutschen Ideologie*, in ders.: *Gesammelte Schriften VI*, hg. v. Rolf Tiedemann, Frankfurt a.M., Suhrkamp, 1997, p. 514.

7. — *Ibid.* « Tatsächlich ist die abstrakte Selbstheit in extremis, das Zähneknirschen, das nichts sagt als Ich, Ich, Ich, so nichtig wie das, wozu das Selbst im Tod wird; aber Heideggers Sprache bläht dies Negative zum Substantiellen auf ».

8. — *Ibid.*, p. 193 ; all. p. 521 : « Identifikation mit dem Unausweichlichen ist, als Opfer, der ganze Trost der tröstlichen Philosophie: die letzte Identität ».

9. — Marie Bonaparte, *Edgar Poe : sa vie – son œuvre*, avant-propos de Sigmund Freud, tome III, Paris, P.U.F., 1958, p. 750.

10. — « Einmal nur Element sein, Wasser oder Erde, und zu alledem wissen, dass man dann ein Element ist ». *Der Überläufer*, op. cit., p. 135;

cruelles d'une religieuse : elles furent huileuses et tièdes, elles furent présentes, ces ténèbres de la forêt marécageuse, et on eût pu se cogner contre elles la tête ou la cheville¹¹.

De fait, l'allusion que nous venons de faire à Céline et à Joseph Conrad n'est pas fortuite puisque notamment ce dernier a démontré à quel point le « *saltus* (la forêt dense, la colline, le maquis, la lande, lieux où l'on se perd) »¹² pouvait cesser d'être un lieu d'aventures – de ces récits attribuant à l'individu une identité narrative – pour devenir le lieu d'une expérience existentielle, de la rencontre avec l'Absurde¹³. À l'issue du Moyen Âge, l'évocation du *saltus* – à savoir de l'*erema terra*, ce territoire désert ou couvert d'une végétation sauvage qui fut le lieu de l'épreuve, de l'aventure¹⁴ – suggérerait un paysage constituant un « espace autre », au dire de Michel Foucault. Or, dès qu'un tel espace, de par son rétrécissement, ne paraît plus permettre aux individus de se projeter vers l'avenir, c'est l'angoisse qui prend le dessus.

Pour un moment, après avoir fait l'amour avec Wanda, Proska semble pouvoir s'abandonner à cette soirée paisible faisant penser à « un bourgeois discret et honnête » (*Der Überläufer*, p. 161) et donc bien protégé par la quotidienneté de son être, une quotidienneté qui fait oublier la guerre. Or, cette guère ne cesse d'être omniprésente :

La guerre, oui : c'est le temps où le sang est pressuré. La guerre : c'est la colère puissante du fer, c'est donc le temps des chars qui tuent le paysage de leurs coups de dent indifférents ; la guerre : c'est cette aventure à la fois cruelle et ridicule dans laquelle se lancent les hommes quand ils sont pris de folie¹⁵.

11. — « Eine satte Finsternis umgab sie, eine Finsternis, die vollgefressen war wie ein Araber nach jenem Schmaus, den er am Ende der Fastenzeit zu halten pflegt; eine Finsternis, die jeden Augenblick hätte rülpsen können; es war eine völlig andere Finsternis als die, welche man unter den grausamen Rücken einer Nonne vermutet: Sie war ölig und warm, die Finsternis in dem Sumpfwald war da, und man hätte sich an ihr den Kopf oder das Schienbein stoßen können ». *Ibid.*, p. 96sq.

12. — Henri Maldiney, *L'Art, l'éclair de l'être* [1993], Paris, Éditions du cerf, 2010, p. 157.

13. — J. Conrad, *Heart of Darkness. Authoritative Text, Background and Contexts, Critics*, ed. P. B. Armstrong, New York/London, W.W. Norton, 2006, p. 47. NB : le titre du roman *Voyage au bout de la nuit* de Céline s'inspire très probablement de celui du récit de Conrad.

14. — Cf. Jacques Le Goff/P. Vidal-Naquet : « Lévi-Strauss en Brocéliande. Esquisse pour une analyse d'un roman courtois », in R. Bellour/C. Clément (dir.), *Claude Lévi-Strauss. Textes de et sur Claude Lévi-Strauss*, Paris, Gallimard, 1979, pp. 265-319.

15. — « Krieg: ja das ist die Zeit, wenn das Blut gekeltert wird. Krieg: das ist der mächtige Zorn des Eisens, jene Zeit, da die Panzer mit gleichmütigen Bissen die Landschaft töten; Krieg: das ist das grausam-lächerliche Abenteuer, in das sich Männer einlassen, wenn sie der Hafer des Wahnsinns sticht [...] ». *Der Überläufer*, op. cit., p. 161.

Dans ce marécage contrôlé par les francs-tireurs, le « paysage » est désormais vécu comme une menace puisque l'horizon de ceux qui s'y trouvent plongés se rapproche inexorablement de leurs corps. Pour le dire avec les termes de Klaus Theweleit, ce sont la « fange, la boue, le marécage, le visqueux, la bouille qui désignent l'ennemi, le « communisme » en tant que « marée rouge », la peur de tout ce qui liquéfie les corps, de la femme érotique, de la *Flintenweib* ("femme-soldat") »¹⁶ qui constituent l'univers des soldats de Lenz. Au nom d'un Reich en pleine dissolution, cette arrière-garde mène un combat perdu d'avance dans ces marécages quelque part en Europe orientale dont la localisation ne joue plus aucun rôle. Les terres hostiles représentent un « territoire aussi informe politiquement et économiquement que topographique ("*die Steppe*") »¹⁷, en quelque sorte un territoire d'aventures, dans lequel s'avancèrent, en juillet 1941, les Allemands, après avoir passé la frontière soviétique ; et ce territoire, il fallait, comme le résume Jonathan Littell, « d'urgence le structurer, le quadriller, le strier, au risque d'y sombrer »¹⁸. Avec Deleuze et Guattari, il y reconnaît une stratégie de « reterritorialisation »¹⁹ qui « implique non seulement l'espace physique mais aussi ses représentations »²⁰. Mais avant tout, il s'appuie sur l'analyse des *Männerphantasien* (*Fantaisies des mâles*) dans l'ouvrage magistral de Klaus Theweleit : le dégoût de tout ce qui porte atteinte au corps dans ces contours bien dessinés, c'est-à-dire le rejet des « Vermischungszustände der Körperländer »²¹ qui paraissent menacer la virilité de l'homme fasciste prétendant appartenir à une race supérieure, constitue le fond même des fantaisies mâles porteuses d'angoisse, de ces fantasmes qui, pour les fascistes, justifient l'extermination totale de l'ennemi. Littell en conclut : « Seul un fasciste, c'est évident, pourrait percevoir la boue comme l'élément naturel de son ennemi : elle est le cauchemar de tout soldat, et à ce titre hante la littérature de guerre

16. — Klaus Theweleit, « Postface de Klaus Theweleit », in : Jonathan Littell, *Le Sec et l'humide*, Paris, Gallimard, 2008, pp. 117-133, p. 119.

17. — J. Littell, *Le Sec et l'humide*, op. cit., p. 43.

18. — *Ibid.* Littell se réfère ici aux récits du fasciste belge Léon Degrelle. Par ailleurs, dans son roman *Les Bienveillantes* (Paris, Gallimard, 2006) qui, notamment en Allemagne, fut l'objet d'un débat important, il montre la confrontation de son personnage principal et narrateur-je avec de telles situations, dont certaines se produisent dans le paysage évoqué dans *Der Überläufer*, à savoir le long de la frontière entre l'Ukraine et la Biélorussie.

19. — Comme Klaus Theweleit (*Männerphantasien. Band 1. Frauen, Fluten, Körper, Geschichte*, München, dtv, 1995 [1977], p. 264), Littell se réfère à Gilles Deleuze et Félix Guattari, *L'Anti-Œdipe. Capitalisme et schizophrénie I*, Paris, Minuit, 1972 ; nous ajouterions le chapitre « Géophilosophie » dans *Qu'est-ce que la philosophie*, Paris, Minuit, 1991.

20. — J. Littell, *Le Sec et l'humide*, op. cit., pp. 43sq.

21. — K. Theweleit, *Männerphantasien. Band 1*, op. cit., p. 401.

[...] »²². Pour les soldats de *Der Überläufer*, ce cauchemar est devenu réalité, la « reterritorialisation » par l'envahisseur fasciste ayant échoué une fois pour toutes.

L'évocation de la fange, de la boue, du marécage et du visqueux font penser à l'existentialisme de Sartre, à savoir aux métaphores utilisées dans son roman *La Nausée* (1938) ainsi qu'à la psychanalyse existentielle développée dans *L'Être et le néant* (1943). Par ailleurs, la pièce *Die Schuldlosen* (1961, traduction officielle : *Les Innocents*²³) de Lenz peut être rapprochée de certaines pièces de Sartre ou de Camus qui posent le problème de la responsabilité. Cependant, comme le public des années 1950 ne paraissait pas prêt à écouter les paroles d'un déserteur, il a fallu attendre 64 ans pour pouvoir enfin lire ce passage du roman *Der Überläufer* écrit par un ancien enseigne de vaisseau (*Fähnrich*) qui avait lui-même déserté la marine allemande, peu avant la fin de la Seconde Guerre mondiale :

Oui, dit Wolfgang, je suis un Judas. Et je le suis devenu pour toi. Je me suis enfui puisque je ne voulais pas t'influencer. – Même s'il paraît que, par ma trahison, je cause des dégâts aux autres, on verra un jour que je l'ai fait uniquement pour leur bonheur. Comme tu me connais, Walter, tu peux être sûr que le pas que j'ai fait apporte beaucoup plus de bien que de mal. C'est parce que je compatis avec eux que je les ai trahis²⁴.

À première vue, l'histoire d'amour avec Wanda va à l'encontre de cette ambiance « existentialiste » du roman de Lenz, d'autant plus qu'elle échappe à toute vraisemblance. En revanche, face à cette négation de tout ordre humain dans les marécages où règne une guerre sans contours, tout paraît désormais possible. L'histoire d'amour a lieu dans un univers où plus aucune morale ne dicte le comportement des êtres humains : le côté conte de fées de cette histoire est ainsi la contrepartie de la

22. — J. Littell, *Le Sec et l'humide*, op. cit., p. 73.

23. — De fait, il faut distinguer entre *unschuldig* qui signifie « innocent » dans le sens de ne pas être « souillé par le mal, le péché » (*Trésor de la Langue française*), et *nicht schuldig* ou *schuldlos* qui se traduisent par « non coupable » ou « ne pas être responsable » ; parfois l'adjectif *unschuldig* est également utilisé dans ce sens. Par le titre *Die Schuldlosen*, Lenz utilise cette ambiguïté sémantique afin de dénoncer les tentatives de victimisation au sein même d'un *Tätervolk* (« peuple coupable », littéralement « peuple qui a commis les crimes », ou « peuple de bourreaux »).

24. — « Ja, sagte Wolfgang, ich bin ein Judas. Und ich bin es deinetwegen geworden. Ich bin fortgerannt, weil ich dich nicht beeinflussen wollte. Wenn es auch den Anschein haben mag, dass ich den anderen durch meinen Verrat Schaden bringe, so wird es sich eines Tages doch zeigen, dass ich es schließlich um ihres Glückes wegen getan habe. Du kennst mich doch, Walter, und du darfst gewiss sein, dass mein Schritt einen größeren Nutzen als Schaden bringen wird. Weil ich Mitleid mit ihnen habe, darum verriet ich sie ». *Der Überläufer*, op. cit., p. 238sq.

violence et de la cruauté. Les soldats vivent une condition de fantômes, un cauchemar qui n'interdit pas pour autant de rêver, même si le rêve tend à céder à la « nostalgie du Néant (*Heimweh nach dem Nichts*) ». En rappelant ce qui aurait pu être, l'épisode d'amour fait bien écran au sentiment de culpabilité qui ronge Proska mais il fait aussi ressentir le cynisme avec lequel s'installe, après la cessation des combats, un nouvel ordre, niant à son tour toute humanité. Face à Proska qui reste interdit, un commissaire explique :

Parce que nous avons compris que la Révolution ne peut réussir qu'à une seule condition. Et cette condition demande qu'on sache ce que vous savez, que notre savoir n'ait de valeur que lorsque nous aurons découvert quel est le savoir que vous promenez dans vos crânes. Celui qui n'est pas prêt à coucher avec les masses et à rester sans émotions durant ce coït afin d'étudier leurs réflexes, celui-ci est désespérément foutu²⁵.

Proska, qui avait rejoint les partisans sans avoir une idée précise des choses, a désormais appris sa leçon. Celle-ci peut être résumée avec les paroles de Paul Valéry constatant : « Deux choses ne cessent de menacer le monde : l'ordre et le désordre »²⁶. En guise de conclusion, citons les propos de ce soldat qui continuait d'écrire des lettres à sa mère bien que ce fût contraire à ce seul et unique impératif éthique qui s'était révélé à lui au fond de la boue :

Nous devons être sur nos gardes contre les enjôleurs nationalistes. Ne pas écouter, faire couler de l'eau dans les oreilles. De la cire dans les conduits auditifs ! Autant que la liberté, je vante le scepticisme. Nous devons enfoncer dans les cœurs l'engrais de la liberté pour y planter le scepticisme. [...] À ma mère, j'écris des lettres sur la consolation. Elle a besoin de ces lettres, mais chaque mot de consolation me dégoûte ; je ressens cela comme une trahison²⁷.

25. — « Weil wir einsahen, dass die Revolution nur unter einer Bedingung gelingen kann. Und diese Bedingung verlangt, daß wir wissen müssen, was ihr wißt, daß unser Wissen erst dann etwas gilt, wenn wir entdeckt haben, welches Wissen ihr in euren Schädeln herumtragt. Wer nicht bereit ist mit der Masse zu schlafen und während des Beischlafs kalt zu bleiben und ihre Reflexe zu registrieren, der ist hoffnungslos geliefert ». *Ibid.*, p. 323.

26. — Paul Valéry, « La crise de l'esprit » (1919), in *Œuvres I*, éd. J. Hytier, Paris, Gallimard (coll. « Bibliothèque de la Pléiade »), 1957, p. 993 ; cette citation se trouve également en épigraphe dans le roman *Le Vent* (1957) de Claude Simon.

27. — « Wir müssen uns vor den nationalen Rattenfängern hüten. Weghören, Wasser in die Ohren laufen lassen. Wachs in die Gehörgänge! Neben der Freiheit lobe ich mir die Skepsis. Wir sollten den Dung der Freiheit in die Herzen karren und darauf die Skepsis pflanzen. [...] Meiner Mutter schreibe ich Briefe über den Trost. Sie braucht diese Briefe, aber mich ekelt vor jedem Wort des Trostes; ich empfinde es als Verrat ». *Der Überläufer*, op. cit., p. 102.